

LE PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

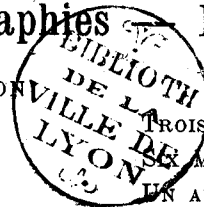
RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS



TROIS MOIS. 2' »
 SIX MOIS. 4' »
 UN AN. 8' »

M^{ME} FAVART

DE LA COMÉDIE FRANÇAISE



Favart (Pierrotte Pingaud, dite Marie) actrice française, née à Beaune, le 16 février 1833. Entrée à la Comédie française, elle s'y fit remarquer aussi bien dans la comédie et dans le drame que dans la tragédie. Les plus grands auteurs dramatiques pourraient revendiquer l'honneur d'avoir offert à cette illustre interprète sa plus belle création.

Elle obtint un succès considérable dans *Adrienne Lecouvreur*, *Marion Delorme* et avec Camille dans : *On ne badine pas avec l'amour*, puis dans le *Supplice d'une femme*, *le Fils*, *les Faux Ménages*, *le Fils de Giboyer*, etc. Elle s'est élevée le plus haut avec Monime de *Bajazet*, *Andromaque* et *Esther*.

Mais l'âge vint et sa voix perdit le don d'enlever les foules. Elle changea d'emploi et se montra d'abord dans Arsinoë du *Misanthrope* et dans M^{me} Desrosiers de la *Joie fait peur*. Elle interpréta avec succès en 1878, Clara Vigneau du *Fils naturel*.

En 1877, elle suivit la troupe qui alla donner à Londres quelques représentations à Gaiety-Théâtre. A son retour à Paris, elle donna sa démission de sociétaire dès le 1^{er} janvier 1880. Devenue pensionnaire, elle créa le 8 juillet la Serve dans *Garin* et joua ensuite les rôles de Jeanne des *Ouvriers*, de *Clytemnestre*, d'*Iphigénie* et d'*Agrippine* dans *Britannicus*. Elle partit ensuite pour l'étranger et joua jusqu'à Constantinople.

Engagée en 1886 à l'Odéon, elle y créa la mère héroïque des *Fils de Jahel* et interpréta Madame Duquesnoy de *Numa Roumestan*.

M^{me} Favart n'a point de qualité dominante et c'est là sa grande force. Dans un rôle, elle ne subordonne aucune partie à un autre. Sa belle intelligence bien guidée par le savoir sait éclairer tous les côtés d'un drame.

Elle suivit dernièrement Coquelin Cadet en Algérie et fait en ce moment une tournée dans le midi de la France accompagnée de Coquelin aîné et de Jean Coquelin.

Sommaire

M ^{me} Favart.	LA RÉDACTION
Causerie.	LUCIEN.
Echos artistiques.	P. B.
Nos Théâtres.	X.
Concerts Bellecour.	P. B.
Oh ! ces Hommes.	Ph. TONELLI.
Sommeil de Fleurs (poésie)	Jules BAUDOT.
Le Client sérieux.	J. de la BUTTE
A une Femme poète (poésie)	G. MONAVON.
Le Roman d'une Bouche.	Jean ALESSON.
Les Destins (sonnet)	Jules TROCCON
Bulletin financier.	X

CAUSERIE

J'ai eu, à diverses reprises, l'occasion de parler dans ce journal de la Société de secours mutuels des artistes dramatiques. Je l'ai fait surtout pour déplorer que tous les artistes dramatiques ne fassent pas partie de cette admirable société, fondée par le baron Taylor, et qui pour la modeste cotisation de douze francs par an assure à soixante ans d'âge, et après trente ans de théâtre, une rente de cinq cents francs à chaque sociétaire.

Douze francs par an produit pour trente ans une somme de trois cents soixante francs, de de telle sorte qu'un sociétaire ne toucha-t-il qu'une année de pension reçoit en une seule fois plus qu'il n'a versé pendant trente ans.

On comprend que ce n'est pas avec la modeste cotisation de douze francs que cette société peut se montrer aussi généreuse. Elle s'alimente par des dons volontaires, des legs et des représentations à son bénéfice; c'est ainsi que le bal donné cette année aux Célestins a rapporté onze cents francs.

La Société possède en outre aujourd'hui un capital représentant un revenu de 183,734 fr. C'est un joli denier.

Comme il y a fagots et fagots, il y a artiste et artiste : les chanteurs et les comédiens.

Les chanteurs sont des privilégiés payés largement, souvent même d'une façon exagérée. Quel que soit le talent de la Patti, pour citer un exemple, il est véritablement absurde, je dirais volontiers scandaleux, que dans une tournée en Amérique elle ait touché vingt-cinq mille francs par concert; sans compter qu'elle était défrayée, pour elle et les personnes attachées à son service, de tous les frais de voyage.

Tous les chanteurs certainement ne réalisent pas des bénéfices aussi fabuleux, mais à de

rare exceptions près, ils peuvent, en général, en vivant très honorablement, se mettre de côté comme on dit « une poire pour la soif » et la liste est longue de ceux qui se sont retirés du théâtre après fortune faite — comme de bons commerçants — et qui ont acheté un château sur leurs économies.

Bien différente est la situation des comédiens; leurs appointements — à moins d'être une célébrité — sont des plus minces, sans compter qu'avec l'âge ils vont en diminuant, car alors les comédiens doivent renoncer aux emplois convenablement retribués, et ils arrivent ainsi à la vieillesse dans une situation voisine de la misère. Or, lorsqu'on n'a rien, cinq cents francs c'est un morceau de pain sur lequel, avec un léger travail, on peut mettre un peu de beurre.

Eh bien ! je l'ai dit, ce sont précisément les comédiens, ceux pour lesquelles la société de secours mutuels est une véritable providence donnant la sécurité à leurs vieux jours qui négligent par indifférence de faire partie de cette société, car, si modeste que soit une situation, on ne saurait admettre qu'on ne puisse pas faire une économie de trois centimes et demi par jour.

Il y avait autrefois sur le pont de la Mulatière un vieillard qui demandait l'aumône et avait sur la poitrine un écriteau portant la légende suivante : « Donnez au pauvre vieillard qui a trop vécu ».

Un jour, après avoir mis mon obole dans la sébille de ce mendiant, je le priai de m'expliquer sa légende.

— C'est, me répondit-il, mon histoire que vous me demandez. Elle est bien simple. Je suis un ancien ouvrier verrier. J'étais arrivé à l'âge de soixante ans, et j'avais réalisé quelques économies qui s'accrurent subitement par un petit héritage d'un parent éloigné. Je me trouvai ainsi à la tête d'un capital de dix mille francs qui me fit l'effet d'une fortune et me troubla la cervelle. Je me dis qu'étant garçon et sans aucun parent, je serais bien bête d'économiser cet argent et de ne pas en profiter pour me procurer le bien-être que je n'avais jamais connu. Comme dans notre profession on arrive rarement à la vieillesse, je fis le calcul qu'ayant déjà dépassé la moyenne, je ne pouvais guère espérer de voir ma vie se prolonger au delà de cinq ans au maximum. Partant de là, j'arrangeai agréablement mon existence. Les détails vous importent peu, sachez seu-

lement que mon calcul fut faux, et qu'à soixante-cinq ans — j'en ai soixante-et-dix aujourd'hui — je me suis trouvé sans un rouge liard. C'est alors que je suis venu m'installer sur le pont de la Mulatière, et que j'ai fait faire l'écrêteau qui résume ma triste histoire : J'ai trop *vivu*.

Est-ce que les comédiens n'agissent pas un peu comme ce vieillard ? Ne font-ils pas le calcul que leur vie sera courte et que dès lors ils n'ont pas à se préoccuper de l'avenir ; c'est le raisonnement que me faisait un artiste des Célestins, à qui je conseillais de faire partie de la société du baron Taylor. Je crois déjà avoir cité sa réplique :

— Douze francs par an, me dit-il, savez-vous combien cela fait de bocks ? Quarante-huit. Je les bois à ma santé. J'aime mieux avoir qu'espérer.

C'est avec cette belle insouciance qu'on va à la misère, et la misère n'est pas seulement une souffrance matérielle, elle est — ce qui est pire — une souffrance morale. Tendre la main à l'aumône lorsqu'on n'en a pas l'habitude et qu'on a vécu honorablement est une humiliation qui fait monter la rougeur au front.

Je n'ai jamais envié la fortune que pour l'indépendance qu'elle donne et la dignité qui en est la conséquence.

« Il en est de la dignité — a dit un penseur — comme d'un sac d'écus qui se tient debout quand il est plein et s'affaisse quand il est vide. »

La réflexion — pour être présentée sous une forme originale — n'en est pas moins profonde.

LUCIEN.

ÉCHOS ARTISTIQUES

Un peu de statistique ne saurait faire de mal.

Voici — d'après un de nos confrères — quels ont été les opéras le plus souvent représentés à notre Grand-Théâtre, pendant les trois années de la direction de M. Poncet, qui — on le sait — a renouvelé son traité pour une période de quatre ans :

Faust arrive au premier rang avec 49 représentations, après lui *Lohengrin* avec 43, les *Huguenots* avec 38, puis *Esclarmonde* avec 36.

Dans l'opéra-comique, les pièces le plus souvent données ont été *Mignon* (25 fois) et *Carmen* (24 fois).

Les plus fortes recettes totales de la période sont dues à *Lohengrin*, qui a rapporté 142,464 francs ; à *Faust*, 115,789 fr. ; aux *Huguenots*, 93,969 fr., et les plus fructueuses soirées à *Lohengrin*, qui a produit plus de 4,000 fr. par représentation en 1891, à *Hamlet* et à *Robert*, dont la moyenne a dépassé 3,000 fr.

Il est à remarquer que la moyenne de *Sigurd* et celle de *Lohengrin* ont suivi une marche inverse : la première année, *Sigurd* atteint 1,969 fr. ; *Lohengrin* 4,089 ; l'année dernière, *Lohengrin* descend à 2,698 tandis que *Sigurd* s'élève à 2,699.

Tannhauser monté dans d'assez mauvaises conditions et à la fin de l'année théâtrale, a eu onze représentations avec une moyenne de recette de 2,510 fr.

Le succès de *Lohengrin* a été supérieur à celui de *Tannhauser*, car la moyenne de ses recettes s'est élevée à 3.313 fr.

En fait de nouveautés on annonce, pour la saison prochaine, le *Cid*, de Massenet et *Werther*, du même compositeur. Ce dernier opéra,

représenté à Vienne, ne l'a pas encore été en France.

**

Nous avons déjà parlé de la représentation — à l'Opéra — de la *Vie d'un poète*, de M. Gustave Charpentier.

Cette représentation a donné lieu à des incidents qu'il est utile de faire connaître au public.

Le compositeur avait manifesté le désir que l'orchestre fût placé sur la scène ; M. Bertrand y consentit gracieusement, les musiciens aussi, mais ces messieurs réclamèrent en ce cas un cachet supplémentaire de 20 fr. sous prétexte qu'ils étaient obligés d'être en habit.

Vous avez bien lu, 20 fr. par jour, pour se mettre en habit ; l'habit d'un musicien de l'Opéra reviendrait donc à sept mille trois cents francs par an.

Au prix où est l'*Elbeuf*, cela semble un peu cher, mais ces messieurs sont de si grands personnages !!!

**

M. Chambon, basse profonde qui — à sa sortie du Conservatoire de Lyon — avait été engagé par M. Campocasso, lorsque ce dernier prit la direction du théâtre de Marseille, doit débiter à l'Opéra dans le rôle de Marcel, des *Huguenots*, dans le courant du mois de juillet.

**

De Londres :

A Covent-Garden, la première de la *Luce dell Asia* de M. de Lara, en quatre actes, a reçu un accueil poli, mais réservé. Le livret raconte l'aventure du prince Giddharta qui renonce à l'amour de la jolie Yasodhara pour rechercher « la lumière inconnue ».

A l'épilogue « le soleil de l'émancipation de l'esprit resplendit sur la terre et la vérité s'affirme partout ».

M. Lassalle (Giddharta), M^{lle} Eames et M. Plançon (l'Esprit de Bouddha) ont eu les honneurs de la représentation.

Si je disais que — ce soir-là — on s'est amusé ferme à Covent-Garden, personne ne voudrait me croire.

**

De Prague :

La troupe de l'Opéra tchèque de Prague, qui avait l'intention d'aller donner une représentation à Berlin, a renoncé à ce projet, les journaux tchèques y voyant une offense à l'égard de la France.

**

Choses d'Italie :

Au Politeama de Florence, on a donné, le 8 juin, une représentation triomphale d'un opéra de M. Gialdini, *i Due Soci*. « Succès splendide, dit une dépêche ; trois morceaux bissés, vingt-cinq rappels à l'auteur, exécution excellente, orchestre merveilleux, véritable fureur. »

Puis, le lendemain, dépêche d'un autre genre : « Après une seule représentation d'*i Due Soci*, Politeama fermé à l'improviste, Impresario en fuite. Tous les artistes restés sur le pavé, y compris le corps de ballet qui répétait *Excelsior*. »

Le lecteur que cette double dépêche ne rendra pas perplexe, y mettra de la bonne volonté !

**

M^{me} Caron ayant fait une chute — sans gravité, — M^{me} Bosman l'a remplacée à la dernière représentation de *Salammbô* et a été applaudie. Il est probable que quelques jours de repos seront nécessaires à M^{me} Caron.

**

Ce n'est pas une *Salammbô*, mais une *Salomé*, que M. Oscar Wilde vient d'écrire — en français — pour M^{me} Sarah Bernhardt. Une particularité assez imprévue c'est que

M^{me} Sarah Bernhardt doit jouer le personnage de Salomé avec des cheveux *bleus*.

Il est dit que la grande tragédienne nous en fera voir de toutes les couleurs !

**

M. Wilde est actuellement l'écrivain anglais le plus à la mode.

Des centaines d'*hommes-sandwich* portent à travers les rues des pancartes où son nom resplendit en énormes lettres rouges. Et le succès de l'*Eventail de lady Windermere* est si grand, qu'un théâtre rival, la Comédie, vient d'en donner une parodie sous le titre du *Poète et les Pantins*.

Le poète, c'est M. Wilde, qui apparaît dans le prologue, fatigué d'avoir déjà inventé tant de choses : les fées, les fleurs, la musique. Il imagine alors d'inventer une pièce ; mais comme il est fatigué et qu'il sait d'avance qu'il n'y a rien de nouveau, il se borne à emprunter sa pièce à divers auteurs d'autrefois. C'est ainsi qu'il met en scène d'abord Hamlet avec Ophélie. Puis d'autres acteurs imitent des chanteurs en vogue.

Finalement, des nègres burlesques, assis en cercle comme les personnages de la pièce de M. Wilde, comme eux se passent l'un l'autre des *mots*, mais qui tous se trouvent être des *anas* qui courent les rues. Et l'on va voir la parodie comme on va voir la pièce, simplement parce que M. Wilde est pour l'instant la figure à la mode.

**

La saison wagnérienne :

Voici les dates des représentations des opéras de Wagner à Bayreuth :

Parsifal, les 24, 28 juillet, 1^{er}, 4, 8, 11, 15 et 21 août ;

Tristan et Yseult, les 22, 29 juillet, 5 et 20 août ;

Tannhauser, les 24 juillet, 7, 12, et 17 août ;

Enfin, les *Maîtres Chanteurs*, les 25, 31 juillet, 14 et 18 août.

**

Très vieilles chansons :

M. Boulich a lu à la Société néophilologique de Saint-Petersbourg, un curieux travail sur les pérégrinations des mélodies. L'air populaire français si connu : *Malbrough s'en va-t-en guerre*, paroles du dix-huitième siècle, était chanté au seizième siècle à propos de la mort du duc de Guise. On le fait remonter jusqu'aux croisades. On l'a trouvé chez les Arabes lors de l'expédition en Egypte. M. Boulich mentionne l'air : *Ah ! vous dirais-je maman*, comme un air religieux du seizième siècle. Le motif triomphal de *Parsifal* se trouve dans un recueil de pièces pour luth publié en 1701.

P. B.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Une troupe de tournée, dont M. A. Brasseur est l'étoile, a donnée vendredi une représentation devant une salle absolument comble.

Rien à dire de cette représentation qui se composait de *Ma Gouvernante* et du vieux vaudeville *La Cagnotte*.

Le succès personnel de M. Brasseur a été très grand. X...

CONCERTS BELLECOUR

Je doute que — depuis sa fondation — la Société des Concerts Bellecour, ait eu à enregistrer un mois de mai aussi beau que celui de cette année.

Les météorologistes « ces empêcheurs de musique en plein air » se sont entendus pour

nous donner des soirées exceptionnellement favorables aux auditions musicales, ils ont mis — comme on dit — de l'eau dans leur vin, ce qui les a dispensé d'en mettre ailleurs.

Nous nous en réjouissons, autant pour le dilettantisme de nos concitoyens, que pour les vaillants artistes chargés d'interpréter — sous l'habile direction du maestro Luigini — les programmes les plus variés.

Cette semaine nous avons entendu, tour-à-tour, M^{lle} Claire Cordier, de l'Opéra-Comique, dans l'air des Bijoux de *Faust*, dans les couplets d'Antonia, des *Contes* d'Hoffmann, et dans la valse de *Roméo et Juliette*, de Gounod. MM. Pourteau, virtuose clarinettiste, dans un *concerto*, de Weber; Mazier dans le deuxième Rondo, pour petite flûte, de Donjon; Forestier, dans une romance de Godefroid, pour harpe.

A citer aussi la première audition de Méditation, de Miquel, remarquablement exécutée par MM. Jouët, A. Bedetti et Vanel.

P. B.

Oh ! Ces Hommes !

Les hommes?... De la graine à crispations de nerfs ! Et comment ne voulez-vous pas être névrosées, pauvres femmes que nous sommes, lorsqu'à l'entrée dans la vie nous commençons à souffrir des atteintes de l'homme, de cet orgueilleux, vaniteux, entier, tyran, égoïste, ingrat, inconscient, hargneux, girouette, brutal et carnassier.

Les hommes?... Horreur !

Et dire que nous ne vivons que pour leur servir de pâture, à ces monstres dévorants, nous, pauvres petites femmes, si dociles, si naïves, si crédules ! et toujours désabusées !

Nous sommes les victimes de l'inhumaine nature. Tout pour les hommes, lois, prérogatives, faveurs, liberté, force, irresponsabilité ; jusqu'à leur constitution physique qui est exempte de malaises, d'indispositions et de douleurs dont nous sommes sujettes, nous, par droit de sexe, à toutes les époques de la vie.

Nous sommes toujours patraques !

Et ils se plaignent des femmes !

Et ils crient miséricorde !

Et dans leurs hypocrites doléances, ils nous appellent la plus belle moitié du genre humain. Mais sommes-nous naïves ? on nous appelle dindes ! Sommes-nous spirituelles ? des rouées ! Ignorantes ? des bécasses ! Instruites ? des pédantes ! Sommes-nous tendres ? nous sommes alors des crampons ! Froides ? des cadavres ! Si nous sommes riches ? des prétentieuses ! Pauvres ? des nullités ! Les aristocrates n'ont pas de cœur, les bourgeoises sont trop sentimentales et les roturières ont des manières grossières.

C'est inouï !

Si cette pauvre femme est maigre, c'est une planche ! Si elle est grasse, un wagon ! Occupez-elle une catégorie moyenne ? elle est fade, insignifiante et ne compte pas. Si elle veut être réservée, c'est une bégueule ; mais si elle est expansive, oh ! alors, c'est une vicieuse !

C'est épouvantable !

Avons-nous un caractère triste ? un saule pleureur ! Gai ? une légère ! Sommes-nous économes ? nous sommes avares ! Généreuses ? des femmes sans ordre, des gaspilleuses ! Enfin, en toutes choses nous sommes, pour le sexe fort, des créatures nulles et encombrantes.

Oh ! ces hommes ! ces hommes !

Et pourtant c'est nous qui les consolons, charmons, soignons et dorlotons.

C'est nous, pauvres petites bêtes au bon Dieu, qui souffrons pour leurs plaisirs. En naissant, la mère souffre et elle continue à souffrir en nous élevant. Mariées, nous gémissons des dé-

laissements de nos maris qui passent généralement leurs loisirs au cercle ou ailleurs, pendant que nous trimons à la maison et que, bourrées de soucis, nous faisons marcher le ménage. En mourant, nous leur laissons encore une légère consolation, celle d'être débarrassés de nous et de prendre une nouvelle femme pour continuer le même système.

Enfin notre existence se passe en gémissements constants, en rage sourde, en crises nerveuses, en migraines, et cela à cause de l'homme, de cet être qui ne connaît rien, qui ne sait rien, qui ne comprend rien, de ce profond égoïste qui ne sait vivre que pour sa propre vie.

S'il prend femme pour toujours c'est pour qu'elle soigne son pot-au-feu et ses infirmités, le reste à l'avenant. S'il la prend pour un temps provisoire c'est pour s'amuser d'elle pour un instant, en passant, c'est pour la mépriser ensuite. S'il parle d'elle ? c'est pour l'abîmer. S'il y pense ? c'est pour stimuler ses désirs. S'il en soupire ? c'est qu'il a faim et qu'il voudrait... la manger toute crue.

Nous sommes enfin des machines à coudre au service de l'homme que nous nous donnons pour maître et qui nous détraque si souvent !

Nous sommes véritablement à plaindre !

Ah ! si ce tyran pouvait pénétrer en nous, ne fût-ce qu'une seconde, comme il regretterait son ton bourru, ses façons brutales, son indifférence humiliante, ses hypocrisies coupables, ses jeux de comédie et son égoïsme personnel !

Il abdiquerait sur le champ et deviendrait doux, humble, prévenant, charitable, généreux. Il nous ferait partager ses sensations intimes, il viendrait au devant de nos désirs, il comprendrait nos besoins, nos aspirations, il serait toujours empressé, toujours souriant, toujours caressant et toujours disposé à nous satisfaire, même le plus léger caprice.

Une vraie caillette enfin !

Mais non, non, les hommes ne comprennent pas ça.

Et comment voulez-vous tirer quelque chose de leur nature rebelle et mal conçue ? Tout est dur chez eux, l'âme, le cœur et... la main.

Les hommes?... Quelle peste !

Mais si nous nous mettions en grève ? c'est pour le coup qu'ils seraient attrapés !

Et... nous donc !

Quel dommage !... Ne pouvoir nous passer de ces monstres !

Oh ! quel supplice !

Mais que faire ?

Les repousser ?... Ils nous poursuivraient avec plus d'acharnement. L'expérience nous le prouve. Ils deviendraient alors collants, ce qui est agaçant et tout le contraire de nos goûts et de nos aspirations.

Les supplier ?... Ils nous fuiraient sans pitié.

Les retenir avec douceur ?... Ils nous trouveraient banales et monotones.

Que faire, mon Dieu ! que faire ?

Dame ! continuer à porter les... culottes, en attendant mieux ; cela nous remonte le moral et sauve bien souvent des situations.

Philippe TONELLI.

SOMMEIL DE FLEURS

Le doux parfum des fleurs s'endort
Au fond des calices qui rêvent ;
Les roses sont à bout d'effort,
Leurs fronts à grand'peine s'élèvent.

La rose est belle tout le jour,
Tout le jour sa corolle saigne ;
Il faut bien que la fleur d'amour,
Le soir, dans le sommeil se baigne.

Voudrais-tu donc troubler ta sœur,
Toi qui sembles un lis superbe ?
Ne m'embrasse qu'avec douceur
Pour ne pas même éveiller l'herbe !

Jules BAUDOT.

LE CLIENT SÉRIEUX

La scène se passe dans un commissariat de police, sur le coup de dix heures du soir. Entrent : d'abord Lagoupille, amené par deux gardiens de la paix, et puis le limonadier Alfred :

Le Brigadier (à M. Alfred). — De quoi vous plaignez-vous, monsieur ?

M. Alfred. — Monsieur, je suis limonadier rue de la Chaudronnerie, où je tiens un petit café à l'enseigne du *Pied qui parle*, maison bien notée, j'ose le dire : rien que des habitués, de braves gens du quartier qui viennent faire le soir leur petite partie en prenant leur demitasse.

Lagoupille. — Vous devriez être honteux, monsieur Alfred, de parler de vos habitués après que vous vous êtes conduit comme un c... avec le plus ancien d'entre eux !

M. Alfred. — M. Lagoupille, en effet, est un de mes plus anciens clients, mais Dieu sait depuis combien de temps je l'eusse flanqué à la porte, sans la crainte de l'esclandre. Figurez-vous que cette espèce de sans-le-sou, qui n'a jamais pris plus d'une consommation, est d'une exigence révoltante. Il arrive, et tout de suite voilà la comédie qui commence : « Garçon, mon café ! » On le sert. « Garçon, les journaux ! » On les lui apporte. — Tous, notez bien : il les faut tous à ce monsieur. — « Garçon, les cartes ! »

Le Brigadier. — Les cartes ! Pourquoi faire ?

M. Alfred. — Pour se tirer des réusites. On lui donne les cartes. « Garçon, le jacquet ! »

Le Brigadier (stupéfait). — Pour jouer tout seul ?

M. Alfred. — Non, pour s'asseoir dessus. Il trouve que mes banquettes ne sont pas assez hautes.

Lagoupille. — A beaucoup près.

M. Alfred. — Naturellement — privés de jacquet, privés de journaux, privés de cartes — mes habitués les uns après les autres avaient déserté le *Pied qui parle*. Quelques-uns s'étaient bien rejetés, faute de mieux, sur le domino à quatre, malheureusement le râclément de l'os sur le marbre exaspère M. Lagoupille, en sorte que ces pauvres gens, ahuris des rappels à l'ordre et des réclamations continues de ce personnage qui rossait sa table à coups de canne en hurlant : « Un peu de silence donc ! Ça ne va pas finir, cette vie-là ? On se croirait dans une forge ici ! » s'étaient vus rapidement contraints de renoncer à cette suprême distraction. Je les perdais à leur tour.

Le Brigadier. — Je le crois sans peine.

M. Alfred. — M. Lagoupille demeura donc le seul client d'une maison jadis florissante. Or, est-ce que ce soir, après avoir, comme à son ordinaire, accaparé tout mon matériel, il n'émit pas la prétention de me faire éteindre le gaz, sous prétexte qu'il avait de mauvais yeux et qu'il entendait désormais être éclairé à la bougie ? Parfaitement !... Ceci met le comble à la mesure. Je lui déclarai que c'en était trop et que je l'avais assez vu ; il me dit que le plus vu des deux n'était pas celui que je pensais. Je le priai d'aller boire ailleurs ; il répliqua qu'il n'en ferait rien, que le café du *Pied qui parle* étant un endroit public, je n'avais pas le droit de le lui interdire, que d'ailleurs le spectacle de ma stupidité profonde le réjouissait beaucoup trop pour qu'il acceptât de s'en priver, etc. Je préférai en appeler à la force publique que d'avoir recours aux voies de fait. Voilà.

Le Brigadier (à Lagoupille). — Hé bien, vous pouvez parler maintenant ; qu'est-ce que vous avez à dire ?

Lagoupille. — Brigadier, j'ai à dire ceci : que M. Alfred est un sale menteur. Une consommation, qu'y dit !... J'en prends sept !

M. Alfred (ironique). — Oh là là ! Je voudrais bien les connaître, les sept consommations que vous prétendez prendre ?

CHOCOLAT FRANÇON

AU LACTOPHOSPHATE DE CHAUX ET A LA KOLA

Par son rôle essentiel dans la formation des os et son action stimulante de la nutrition, le lactophosphate de chaux est le meilleur reconstituant.

Directement assimilable par les voies digestives, il n'occasionne, à l'encontre des autres préparations de phosphates, ni constipation, ni maux d'estomac.

Ces avantages, associés à ceux de la Kola, le tonique par excellence du système nerveux et du cœur, font du Chocolat Françon l'arme préférée des médecins pour combattre maladies des os, tuberculose, chloro-anémie, palpitations, essoufflement, épuisement nerveux.

Dépôt général, Pharmacie Françon, Lyon, place Bellecour, 21, et bonnes pharmacies. Prix: 3^{fr}50 la boîte; poste, 30 c. en sus (franco par 2 boîtes).

VERMOREL

A VILLEFRANCHE (Rhône)

350 premiers Prix et Médailles. — Décoration du Mérite Agricole.

PULVÉRISATEUR «ÉCLAIR»

contre le MILDIOU

et la Maladie des Pommes de terre



Eclair, n° 1.. 40 fr.

Eclair, n° 2.. 30 fr.

LA TORPILLE

(de 1892)

Nouvelle Soufreuse

DEMANDER LES TARIFS

DÉPOT A LYON:

Chez MM. RIVOIRE père et fils, 46, rue d'Algérie.

DÉPURATIF AMÉRICAIN

du Dr MAURITZ BROWN

Employé avec succès contre Rhumatismes, Maladies de la peau (Eczémas, Boutons, Rougeurs, etc.), suite de maladies contagieuses et toutes celles causées par un vice quelconque du sang.

Il est agréable au goût, ne fatigue jamais l'estomac et se prend en toutes saisons.

Dépôt pour Lyon: Pharmacie CHILDEBERT, rue Childebert, 17.

VENTE ET EXPÉDITIONS

DE TOUTES LES

Eaux Minérales Naturelles

FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Entrepôt général: E. MAUGUIN

5, place des Célestins, 5

ANGLE DE LA RUE DES ARCHERS

LYON

Concessionnaire des eaux d'ÉVIAN-LES-BAINS Source CACHAT, en bonbonnes de 10 et 25 litres.

PLACEMENT DE TOUT REPOS

à 10 % l'an

Obligations Foncières

Remboursables en 1894, à 500 fr., produisant un intérêt annuel de 37^{fr}50 parfaitement assuré. Notice envoyée gratuitement sur demande. Ecrire à MM. CAMAU et Cie, banquiers, 48, rue Labruyère, Paris.

Le Brigadier. — Oui, citez donc un peu, pour voir.

Lagoupille. — C'est bien simple. J'arrive et je demande un café. Bon! on me donne un verre de café, trois morceaux de sucre, une carafe d'eau et un carafon de cognac. Ça me fait une consommation.

M. Alfred. — Nous sommes d'accord. En suite.

Lagoupille. — Je bois la moitié de mon verre. Bon! Je comble le vide avec de l'eau. Ça me fait un mazagran. Deuxième consommation.

M. Alfred (suffoqué). — Quoi? Quoi? Quoi?

Lagoupille (imperturbable). — Dans mon mazagran, je verse du cognac. Ça me fait un gloria. Troisième consommation. Quand j'ai bu mon gloria, je prends une pierre de sucre et je la mets à fondre dans l'eau; ça me fait un verre d'eau sucrée. Dans le verre d'eau sucrée je reverse du cognac; ça me fait un grog.

Le Brigadier. — Parfaitement.

Lagoupille. — Mon grog bu, qu'est-ce que je fais? Je m'appuie un peu de cognac pur, et voilà une fine champagne.

Le Brigadier. — Et enfin?

Lagoupille. — Etenfin, sur ce qui me reste de sucre, je jette ce qui me reste d'eau-de-vie, j'y mets le feu; ça me fait un punch, septième et dernière consommation.

M. Alfred. — Charmant, mais, au bout de tout ça, combien est-ce que je touche? Trente centimes! Et vous croyez que ça m'amuse, après que vous m'avez rasé toute la soirée, d'inscrire encore trente centimes à mon livre de caisse?

Lagoupille (désintéressé). — Ça vous embête? Hé bien prenez une caissière.

Jean de la BUTTE.

A UNE FEMME POÈTE

STROPHES DEDICÉES A EUDOZIA

Tendre est le chant de Philomène,
Lorsque sous les rameaux des bois,
Elle vient, à l'écho fidèle,
Jeter les perles de sa voix.

Mais plus suaves sont encore
Vos accents au charme vainqueur
Dont l'inspiration sonore
A sa source dans votre cœur.

Votre front que la poésie
Toucha de son sceptre enchanté,
Porte l'auréole choisie,
Rayon de céleste clarté...

La Muse, déesse empressée
A vous faire un présent divin,
Mit son aile à votre pensée,
Et son souffle dans votre sein.

L'art vous revêt de sa puissance:
La langue docile à vos lois,
S'assouplit, coule et se balance,
A flots rythmés, dans votre voix.

Pour vous du poétique empire
Les trésors sacrés sont ouverts;
Vous énvirez votre délire
A la pure source des vers...

Sur vos lèvres, en étincelles,
Éclatent les mots gracieux,
Comme des vols de tourterelles
Prenant leur essor vers les cieux.

Sous vos doigts, la lyre inspirée
Laisse s'échapper à longs flots
Des chants où sa fibre éplorée
Mêle d'harmonieux sanglots.

Un parfum de mélancolie
Embaume vos tendres concerts:
Telle la harpe d'Eolie
Soupire aux brises des déserts...

La nature, éloquent mystère,
En vous reflète sa douceur:
Au rosier, vous dites: — Mon frère!
Le rossignol vous dit: — Ma sœur!

Et vous ceignez, poète et femme,
Le double rayon tour à tour;
Poète, le rayon de flamme,
Et femme, le rayon d'amour!...

Gabriel MONAVON.

LE ROMAN D'UNE BOUCHE

Lorsque Georges Lavaur, un matin de septembre 1877, descendit à l'*Hôtel des Relais*, il venait de Paris, pour la troisième reprise, faire sa cour à M^{lle} Lucie Darson, jolie personne habitant entre père et mère, une villa coquettement parée de verdure dans un des faubourgs de la petite ville de...

Cette ville, qu'on se gardera de nommer, bien qu'elle mériterait ce châtimement, est perdue au milieu d'une province plate du centre de la France. Les vilains côtés des mœurs provinciales s'y étalent encore: la curiosité impudente, la méfiance campagnarde, l'absence de toute générosité, la rancune, et, par-dessus tout, le dénigrement incessant de tout ce qui, hommes ou choses, est beau, bien, jeune, nouveau, frais et de bon goût.

La famille Darson s'en est convaincue à ses dépens. Étrangère à la localité, elle y tomba de Paris, un jour, pour s'installer dans une propriété acquise pour elle par son notaire. Dès le lendemain de l'arrivée de monsieur, de madame et de mademoiselle Darson, la petite ville tout entière, y compris les enfants en bas âge, savait les noms, prénoms, âge, qualité et tempérament des Darson, le nombre de ses robes, le style de son mobilier ainsi que le chiffre exact des dents perdues. Quand les Darson passèrent pour la première fois dans la Grand'Rue, portes et fenêtres étaient closes devant eux, — on eut dit voir une ville morte; — mais, M. Darson, s'étant par hasard retourné, aperçut alors sur chaque seuil huit personnes, à chaque fenêtre cinq têtes superposées, puis, dans la rue, des groupes humains qui opéraient leur jonction. C'est des nouveaux venus que l'on causait, bien entendu, et je vous invite à croire que ce qui s'en disait aurait suffi à les envoyer tous trois aux assises. Trois poussins tombés dans une fosse de serpents endormis, qui relèvent leurs têtes hideuses à la vue de la proie, telle était leur situation. On les accusait: 1° d'arriver de Paris; 2° de n'avoir aucune relation dans la ville; 3° (ce troisième grief visant les deux femmes), de porter des toilettes qui, malgré la simplicité observée, sentaient bon la dernière mode; cela, avec une désinvolture élégante et aisée, décelant ce bien de la vie, souverain et précieux entre tous: la liberté.

**

D'après le *Dictionnaire des Communes*, les Darson étaient autorisés à se croire en France. Hélas! il n'en était rien. Ces braves gens ignoraient absolument l'esprit féroce et mesquin des naturels qui les environnaient; aussi, commirent-ils bêtises sur bêtises: ils oublièrent d'assister à la messe, négligèrent le dimanche de s'habiller en chiens savants; M. Darson ne mit pas de gants et ne salua personne à la *musique*, pour l'excellente raison qu'il n'y connaissait personne. On leur fit niches sur niches. Cherchaient-ils des chaises au concert, toutes étaient retenues; achetaient-ils un poulet, le prix en était doublé. Un incendie dévora un hangar à trois cents mètres de leur maison,

on en accusa leur domestique. Un réserviste ivre avait lacéré une affiche, on imputa le méfait à M. Darson, etc., etc. Bref, ils eurent contre eux toute une ville. Dix mille contre trois !

Ils tinrent bon cependant. M. Darson, ancien ingénieur, continua de dessiner des machines et de soigner ses arbres, M^{me} Darson, veilla avec calme sur son ménage et M^{lle} Lucie poursuivit ses études de piano et d'aquarelle.

Un détail mit le comble à l'animosité des sauvages, côté des femmes ; ce fut l'envoi périodique, par une excellente couturière de Paris, des vêtements des dames Darson. Celles-ci avaient la primeur des nouveautés, tandis que les autres, s'en référant, par crainte d'une farce, à leurs journaux de modes, n'étaient renseignées que trois mois après. c'est-à-dire à la saison écoulée. Elles en conçurent une haine opiniâtre, d'où coula, comme d'un abcès, un flux fétide de lâches calomnies.

Cet état de siège, pardon, cet état de choses durait depuis trois années, quand un jour M. Darson découvrit que sa fille avait vingt ans, qu'elle était jolie et qu'en bon père, il devait songer à lui trouver un mari digne d'elle. Songer aux jeunes gens de la ville était inutile : M^{lle} Lucie en riait trop. D'ailleurs, aucun ne méritait le titre d'homme. Et puis, en vérité, ils étaient trop grotesques. Affublés de vêtements de rebut ou ridicules, provenant des soldes des magasins de confections ou élaborés par le tailleur de la localité, ils se traînaient, ricanant, défilant par cinq de front, obligeant les femmes à descendre du trottoir, jouant au civilisé, au Parisien — bien que ce qualificatif les eût choqués — et faisant des mots — tous volés — qui leur allaient comme des corsets à des porcs.

Ce n'était pas en un pareil troupeau que M. Darson pouvait espérer cueillir un gendre. Plus d'un *in petto* était dévoré par le désir d'épouser la jolie Mademoiselle Lucie ; il en eût été fier, mais aucun n'osait se présenter tant les redoutables quolibets des autres eussent rendu la vie impossible au vainqueur.

M. Darson se souvint donc fort à propos de l'existence du fils d'un vieil ami avec lequel il avait été autrefois question, en termes vagues, de marier leurs enfants. Il invita le père et le fils à venir chasser. La chasse fut superbe pour les invités ; car, Georges Lavour, le fils, s'en retourna emportant trois faisans, cinq lièvres et une promesse de fiançailles. Georges Lavour revint peu de temps après, encore accompagné de son père, puis il revint seul. Par convention, il dut cette fois loger à l'hôtel, à l'Hôtel des Relais, où nous l'avons vu descendre tout à l'heure. C'était un grand jeune homme blond, ni beau ni laid, vingt-six ans, élève consul en congé, aux manières aristocratiques. Il plut ainsi à M^{lle} Lucie. Ne venait-il pas de Paris, n'apportait-il pas la patrie sur son langage, dans ses gestes ! Leurs amours naissantes s'esquissèrent rapidement ; de part et d'autre, leurs yeux francs et pleins de loyauté disaient déjà : je t'aime.

Tant que le jeune homme s'était montré avec son père, l'hostilité de la petite ville n'avait rien compris ; mais, quand on vit Georges revenir seul, on reconnut qu'il y avait un mariage sous roche, et alors une recrudescence de malveillance s'abattit sur la jeune fille. Les dix-huit cents jeunes gens à marier, des deux sexes, se levèrent en masse. Plus enragées que les hommes, les jeunes vierges bourgeoises cherchèrent quelque bonne petite calomnie dont M^{lle} Lucie ne se relèverait jamais. Elles trouvèrent. Ce fut quelque chose de simplement infâme, qui gagna, comme une étincelle électrique, tous les bons petits cœurs de la ville. La calomnie eut pour auteurs les demoiselles Coquignard.

Attaquer la conduite de M^{lle} Lucie eût été un système bien usé, surtout à... On avait trouvé autre chose.

En rentrant le soir à l'hôtel, Georges trouvait chaque soir dans sa chambre, et à son adresse un flacon de parfum, un vaporisateur et des sels anglais. N'étant pas au courant de la guerre odieuse faite aux Darson — ceux-ci s'en doutant à peine, eux-mêmes — il ne pouvait saisir ni la provenance ni la signification de cet envoi aussi singulier que régulier ; il questionnait la servante de l'hôtel, laquelle répondait, avec un rictus narquois mal réprimé :

— Ce sont cinq messieurs, j'en connais point.

Elle les connaissait fort bien.

Le sixième jour, Georges fut fixé. Une large enveloppe cachetée était jointe aux fioles, il en tira un grand rébus colorié représentant une jeune fille de profil, au-dessus de la tête de laquelle on lisait, en écriture déguisée : *Mademoiselle Lucie Darson* ; devant elle quinze pas étaient dessinés et au bout de ces quinze pas un amas de mouches mortes.

Georges Lavour, comprit, mais il comprit mal.

L'effet fut immédiat. Beaumarchais l'a dit, de la calomnie il reste toujours quelque chose ; au lieu de se présenter chez les Darson à neuf heures, on ne le vit qu'à onze heures.

Chemin faisant, il s'était dit : est-ce possible ? Comment oser le vérifier ? Embrasser sa femme sur la bouche est un bonheur dont aucun homme n'entend se priver ; or, s'il fallait que... oh, non ! jamais ! Il faut que je m'en assure à tout prix, il y va de mon mariage, tant pis !

(Ici, le pauvre auteur demande à ouvrir une parenthèse pour prier quiconque lui fait l'honneur de le lire, de vouloir bien lui pardonner le détail naturaliste qui va suivre, sans lequel tout son récit s'écroulerait ; le respect qu'il a toujours manifesté envers le lecteur le fera, on l'espère, absoudre. Que le lecteur apprenne donc que, par fatalité, M^{lle} Lucie ayant pris froid la veille dans son jardin avait une fièvre assez vive pour l'obliger à la diète ; elle dissimula de son mieux son indisposition, mais, encore une fois, elle était fiévreuse et à jeun.)

Assis dans un petit salon auprès de M^{lle} Lucie, Georges se sentit défaillir au souvenir du grand rébus colorié. Son amour se figeait. Si gentille, se disait-il, si charmante, si tentante ! c'est affreux ! Il prit de l'élan pour l'embrasser sur la bouche, hélas, le baiser échoua sur la joue de la jeune fille qui se laissa faire avec la grâce et la confiance d'une honnête personne sincèrement innocente.

Mais le grand rébus obsédait toujours Georges, la vérification n'était pas encore faite, l'enquête était à recommencer. Il tremblait. Pour amener un baiser aussi intime, pour le justifier, une tirade brûlante devenait indispensable, or, sa verve, elle aussi, était paralysée. Mais le rébus colorié grossissait à vue d'œil. Il n'y tint plus. Georges se fit comédien, il déclama, composa, s'anima, s'exalta, et, v'lan ! à pleines lèvres.

Hélas ! le rébus avait dit vrai. Voir entre les parenthèses ci-dessus.

Dès le lendemain, Georges — renonçant à M^{lle} Lucie — se fit rappeler par une fausse dépêche, et disparut.

Une longue lettre écrite d'accord avec son père, lettre pleine de politesse et d'humilité, mais incompréhensible et qui parut absurde, fit explosion chez les Darson. On rechercha les causes de la rupture, on essaya de traduire la lettre, tout cela en vain. Ce qui n'était point douteux, c'était la rupture radicale entre les deux familles.

M^{lle} Lucie n'avait pas eu le temps de s'empêcher du jeune homme, assez pour que, dans sa fuite, celui-ci eût emporté tout son cœur. La plus profonde blessure gisait dans son amour-propre de femme. Or, si ces blessures-là ne s'oublient jamais, elles ne sont guère profondes.

Le plus affecté était M. Darson, parce qu'il était le seul des trois personnages qui sût

AVIS AUX DAMES

Broderies à la main pour **Trousseaux, Linge de Table**, etc. — Travail à façon très soigné. — *Prix modérés.*

M^{lle} BOUYGOU

Rue Confort, 14, au 3^{me}



CRÈME SIMON
Le Cold Cream
par excellence et sans rival
GUÉRIT
Gerçures, Rougeurs
et toutes les
Affections légères
de la peau
Se défier des nombreuses imitations
EN VENTE PARTOUT

TOUS PHOTOGRAPHES

Le Directeur de la maison de la Photographie Populaire met en vente des Appareils photographiques défiant toute concurrence par leur rapidité. 1/20^m de seconde suffit, monture noyer, soufflets toile, et tous les accessoires, produits nécessaires :

- N° 0, 1/2 × 9 4 fr. 50
- N° 1, avec soufflets, 6 1/2 × 9 . . . 9 fr.
- N° 2, 9 × 12 17 fr.
- N° 3, 13 × 18 32 fr.

Envoi contre mandat-poste au Directeur de la Photographie Populaire, 61, rue des Boulets, sauf pour le n° 0 et 1, le port en plus.



Avis
LE NIL
Par lui
est le meilleur et le plus
hygiénique
DE TOUS LES
Papiers à Cigarettes
faits jusqu'à ce jour
Joseph Bardon & Fils
A PERPIGNAN

DANS TOUS LES BUREAUX DE TABAC

Cahiers à 5 c., 10 c., 20 c.

NIL cartonné (fabrication spéciale),
200 feuilles 10 c.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES SPÉCIALITÉS HYGIÉNIQUES

VÉRITABLE ALCOOL DE MENTHE

PIPERITA

Elixir Anti-Épidémique

Souverain contre les indigestions, Crampes d'estomac, Maux de tête, Coliques, etc., etc.

réfléchir. Comment marierait-il sa fille et quand ?

Une année passa sur l'incident, année de jubilation et de triomphe pour les vierges bourgeoises en général, et pour M^{lles} Coquignard en particulier. Leur calomnie avait porté, quelle victoire !

Se promenant un jour dans la plaine, M. Darson vit venir à lui un jeune homme qui le pria obséquieusement de lui permettre d'allumer son cigare au sien. Ce jeune homme n'était pas un Apollon, mais il avait de bonnes façons; il était correctement vêtu de noir, la figure encadrée de favoris noirs, coiffé d'un petit chapeau noir, c'était M. Cadillac, le substitut fraîchement nommé près le tribunal de la localité.

Le jeune magistrat avait vingt-trois ans. Il savait à qui il s'adressait, il ne dédaignait pas de se commettre avec un ancien ingénieur, aussi se fit-il connaître; puis, grâce au cigare qui est le trait-d'union des hommes, comme la coquetterie est l'aimant entre femmes, les deux hommes échangèrent quelques réflexions sur le temps, puis tous deux, désœuvrés, cheminèrent côte à côte.

M. Cadillac, renseigné par son greffier, connaissait déjà par cœur tous les habitants de la ville. La famille Darson lui était donc connue.

Il était un de ces jeunes gens ambitieux et pratiques, pressés de vieillir, qui resteront le type caractéristique de notre époque. Sont-ils commerçants, leur fortune doit être faite avant qu'ils n'aient atteint leur trente-cinquième année; fonctionnaires, une recette ou la direction de quelque chose leur doit échoir à vingt-cinq ans; magistrats ou médecins, à eux seuls les grosses dots; militaires, tous des petits Marceau. C'est en vertu de ce programme de vie que les vingt-trois ans de M. Cadillac semblaient en valoir quaranté d'autrefois. Chaleureusement patronné, il attendait sa nomination de procureur avant vingt-sept ans, il se voyait monter de classe en classe, procureur général à trente-deux ans, et enfin magistrat à Paris.

(A suivre).

Jean ALESSON

LES DESTINS

SONNET

A M^{lle} Joséphine Ch...

L'arbre qu'a dépouillé la tourmente d'automne
Gémit péniblement quelque funèbre accord :
Vieux jouet des hivers sinistrement il tord
Ses longs bras décharnés vers le ciel monotone.

Mais la branche qui tombe et le feuillage mort
Fertilisent la terre inépuisable et bonne,
Et l'arbre y retrouvant son ancienne aumône
Reverdit au printemps, luxuriant et fort.

Ainsi l'homme quitté des espoirs juvéniles,
Trouble inutilement de ses regrets stériles
Le passé souriant en menaçant les cieux.

Sur l'amoncellement des illusions vaines,
Seule, l'âme a grandi par l'effort glorieux
Et par l'âpre retour des tempêtes lointaines.

Jules TROCCON.

CONCOURS LITTÉRAIRE

L'Anthologie Populaire, organise un important concours de prose et de poésie, du 15 juin au 15 août.

Les quatre meilleurs recueils présentés seront imprimés gratuitement sur papier de luxe avec titre en deux couleurs et chaque lauréat en recevra 100 ou 50 exemplaires, selon son rang de classement.

En plus de ces prix spéciaux, il sera décerné une dizaine de médailles, ou palmes, des volumes, peintures à l'huile, dessins, mentions, etc.,

dont l'énumération trop longue est donnée par l'Anthologie Populaire (N° 7 et suivants).

Pour recevoir le programme détaillé, il suffit d'envoyer son adresse à l'Imprimerie spéciale de l'Anthologie Populaire, à Gruissan (Aude).

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

Les réalisations que nous avons signalées, dès hier, sur nos rentes, se sont accentuées au début de la séance, et les premiers cours se sont inscrits en nouvelle réaction; mais une fois ces ordres de ventes absorbés, on a vivement repris et la clôture se fait en progrès sur la précédente.

Le 3 % qui était hier à 99 57 a ouvert à 99 50 et finit à 99 72. Le 3 % nouveau a eu les mêmes allures et fait 100 82, dernier cours, au lieu de 100 67. L'Amortissable passe de 99 87 à 99 95, et le 4 1/2 de 105 77 à 106 07.

Le Crédit foncier passe de 1160 à 1167 50, toutes les résolutions présentées par le conseil d'administration à l'assemblée d'hier ont été votées à l'unanimité.

La Banque de Paris est à 681 25 en hausse de 6 25.

Le Crédit Lyonnais à 790, et la Société générale à 465, se montrent très fermes.

Le Suez clôture à 2838 75.

L'Italien se tient très bien à 93 90; le Turc à 20 72 a peu varié.

L'Extérieur à 68 3/16 en hausse de 1/2 point; on a beaucoup parlé d'un emprunt de 250 millions de pesetas.

Le Portugais est à 25 1/4 et le Hongrois à 95 5/8.

Le Rio recule à 413 75.

Aux Pianistes

Nous recommandons à nos lecteurs une nouvelle bibliothèque musicale qui fait fureur en ce moment, *Paris-Piano*. Cette luxueuse publication paraît les 1^{er} et 15 de chaque mois et donne dans chaque numéro deux morceaux de musique inédite pour piano, édités avec grand soin, livrés sous couvertures en couleurs.

Les partitions, de difficulté moyenne, sont écrites spécialement pour *Paris-Piano* par les meilleurs compositeurs du genre, MM. Emile Pessard, Gabriel-Marie, Jules Bordier, Colomer, Frantz Hitz, Luigini, Alexandre Georges, Le Rey, Desormes, Sudessi, Courras, Haring, Gay, etc., etc.

En outre chaque fascicule de *Paris-Piano* contient un supplément littéraire dû au grand talent de MM. François Coppée, Jules Claretie, Ludovic Halévy, Jules Sandeau, André Theuriet, Henri Gréville, Jacques Normand, Ernest Legouvé, Guy de Maupassant, Hector Malot, Pierre Véron; des portraits de célébrités, une revue de la musique, du théâtre, de la mode, un courrier mondain, etc.

On peut hardiment prétendre que *Paris-Piano* est le dernier mot du progrès, du luxe, et du bon marché en édition musicale. Chaque fascicule de *Paris-Piano* est vendu au prix *sans précédent de 1 franc*, chez tous les libraires et marchands de musique et contient environ 12 francs de musique à prix marqués.

Dans le but de faire connaître sa publication et à titre exceptionnel, *PARIS-PIANO* envoie franco un numéro spécimen, contre 30 centimes en timbres-poste adressés à l'éditeur, M. René Godfroy, 11, rue d'Hautville, à Paris.

Le Propriétaire Gérant, V. FOURNIER.

Photographie CAVAROC

6, rue Victor-Hugo, 6

PRÈS BELLECOUR

— PRIX —

6 Cartes ordinaires 2^f 75

12 Cartes ordinaires 5^f 00

6 Cartes émaillées ou satinées.. 5^f 00

12 Cartes émaillées ou satinées 8^f 00

GRAND HOTEL

DE

BELLECOUR

20, Place Bellecour, 20

ÉTABLISSEMENT DE 1^{er} ORDRE

Pour diners de Noct. et repas de Corps.

AVIS AUX COMMERÇANTS

NOUVEAU TARIF GÉNÉRAL

DES

DOUANES FRANÇAISES

Ainsi que la loi portant établissement du dit tarif.

Cette brochure de 140 pages contient les tarifs d'entrée et sortie des matières et produits fabriqués de toutes sortes.

Prix de la brochure : 2 fr.

Envoi franco contre mandat-poste de 2 fr. 25.

AGENCE V. FOURNIER

LYON — 14, rue Confort, 14 — LYON

(A l'entresol).

N'est-ce pas aller au-devant du désir intime de toutes les mères de famille que de leur donner le moyen certain de réaliser de sérieuses économies, tout en conservant l'élégance de leur toilette et de celle de leurs enfants ?

Elles y arriveront sans peine en s'abonnant au *Moniteur de la Mode*, le guide, aujourd'hui, le plus autorisé en matière de modes.

La précision des descriptions de chaque toilette, la beauté et l'exactitude des gravures si nombreuses dans chacun des numéros, l'utilité incontestable des patrons établis avec un soin tout particulier les dispenseront de recourir à des mains étrangères pour confectionner leurs vêtements et ceux de leurs enfants.

A côté de ces moyens pratiques, elles trouveront dans le *Moniteur de la Mode* une infinie variété de travaux de tous genres, des conseils pour l'ameublement de leur maison et, pour reposer leur esprit fatigué de tous ces travaux journaliers, les lectures les plus attrayantes et les plus variées.

Le *Moniteur de la Mode* est à la portée de toutes les bourses :

Prix d'abon^t à l'ÉDITION SIMPLE
(avec gravures coloriées)
Paris, Province, Algérie
Étranger, le port en sus.
Trois mois... 4 fr.
Six mois.... 7 50
Un an..... 14 fr.

Prix d'abon^t à l'ÉDITION n° 1
(sans gravures coloriées)
Paris, Province, Algérie
Étranger, le port en sus.
Trois mois... 8 fr.
Six mois.... 15 »
Un an..... 26 »

Abonnement d'essai pour 3 mois, 4 francs.

ABEL GOUBAUD, directeur, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

LA REVUE POUR TOUS

Journal illustré de la famille.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

FRANCE : Six mois, 6 fr. 50 ; un an, 12 fr.
Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro, 60 centimes.

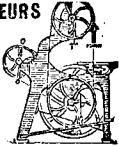
Voir les Primes offertes aux Abonnés

Principaux collaborateurs : Cherbuliez, Claretie, Alphonse Daudet, Henry Gréville, Ludovic Halévy, Legouvé, Hector Malot, Georges Ohnet, Jules Simon, André Theuriot, Jules Verne, etc.

L. BOULANGER, éditeur, 83, rue de Rennes, Paris.

En vente chez GEORGES CHAMEROT, éditeur,
19, rue des Saints-Pères, Paris.

OUTILLAGE POUR AMATEURS
et INDUSTRIELS
Fournitures pour le Découpage
FABRIQUE de TOURS et SCIÉS-MÉCANIQUES
OUTILS DE TOUTES SORTES • 300 ILL. D'OUTILS
TIERSOT, B^{te}, rue des Gravilliers, 16, Paris
HORS CONCOURS 1890
Le Tarif-Album (250 pages, 600 grav.) franco contre 0'65



BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE POPULAIRE

Publiée sous la direction de

CAMILLE FLAMMARION

PHYSIQUE POPULAIRE

Par Emile DESBEAUX,
Lauréat de l'Institut.

La Physique étudie les Forces de la Nature et l'utilisation de ces forces.

Les découvertes extraordinaires, faites en ces derniers temps, reposent sur les appropriations nouvelles de ces Forces.

Les progrès de la Science physique sont devenus tout à coup si rapides, les phénomènes Physiques sont apparus avec une fécondité si prodigieuse, qu'un Livre nouveau — qui relate ces progrès, qui explique ces phénomènes — est devenu indispensable.

La Physique populaire de M. EMILE DESBEAUX vient répondre à ce besoin, vient satisfaire à l'ardente curiosité des esprits modernes qui aspirent à pénétrer les Mystères dont nous sommes enveloppés, et à parvenir à la connaissance intime et complète de la vie des choses.

La Physique populaire est le quatrième volume de la Bibliothèque fondée par Camille Flam-

marion dans le but d'exposer, sous une forme accessible à tous, l'ensemble des connaissances humaines.

Cet ouvrage, magnifiquement illustré, mettra sous les yeux des lecteurs toutes les découvertes nouvelles de la science et de l'industrie, les diverses applications de l'Energie, le Phonographe, le Téléphone, le Téléphonographe, le Téléphote, ainsi que les manifestations si variées des forces de la nature, l'Energie électrique, l'Energie lumineuse, l'Energie calorifique, merveilleux, phénomènes, qui s'accomplissent chaque jour autour de nous et constituent, en somme, la vie de la Terre et le cadre de la vie humaine.

Les précédents ouvrages de M. Emile Desbeaux, couronnés à deux reprises par l'Académie française, adoptés par le Ministère de l'Instruction publique pour les bibliothèques scolaires et populaires, traduits en plusieurs langues, sont un sûr garant du succès auquel est destinée la Physique populaire.

La Physique populaire est publiée en 100 livraisons à 10 centimes et en 20 séries à 50 centimes, format grand in-8° Jésus.

Il paraît deux livraisons par semaine. — On peut souscrire à l'ouvrage complet, reçu franco en séries, à leur apparition, contre un mandat de 10 francs adressé aux éditeurs :

C. MARPON ET E. FLAMMARION
26, rue Racine, Paris.

CH. FAY, Inventeur
9, RUE DE LA PAIX, PARIS.

Et chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs.

DEFIER les IMITATIONS
ET CONTREFAÇONS.

Poudre de Riz spéciale préparée au Bismuth, par Adhérente et invisible, elle donne au Teint une Beauté et une fraîcheur naturelles.

VELOUTINE

CH. FAY, Inventeur
9, RUE DE LA PAIX, PARIS.

Et chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs.

EXIGER LA MARQUE DE FABRIQUE
et le Timbre de garantie de l'Union des Fabricants

LE GUIDE EUROPÉEN

HOTELS ET RESTAURANTS

en cinq langues.

FRANÇAIS, ANGLAIS, ESPAGNOL, ITALIEN ET ALLEMAND

Volume de 300 pages, double in-8°, reliure artistique.

Prix : 5 francs.

EN VENTE A L'AGENCE FOURNIER
14, rue Confort, LYON

LE GUIDE DE GRENOBLE ET SES ENVIRONS

La Grande-Chartreuse, Uriage, Allevard, Sassenage, La Motte-les-Bains, etc.

Ouvrage indispensable aux étrangers qui visitent Grenoble et les beaux sites du Dauphiné, et aux baigneurs qui fréquentent nos stations thermales. — Il est illustré d'une magnifique couverture en plusieurs couleurs, qui est, à elle seule, un vrai souvenir des sites du Dauphiné. — Nombreuses gravures dans le texte.

Description et renseignements sur promenades, monuments, excursions. — Notice sur les Etablissements thermaux. — Horaire des voitures publiques et des chemins de fer avec les nouveaux tarifs de billets simples et billets aller et retour. — Tarif des voitures de place. — Plan de la ville de Grenoble, etc.

PRIX : 50 cent. — Franco par la Poste : 65 cent.

EN VENTE CHEZ L'ÉDITEUR
Agence FOURNIER, 14, rue Confort, Lyon

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

SE TROUVE PARTOUT

THÉ
DES
MANDARINS

DÉPOT GÉNÉRAL :
Petits Docks du Commerce
12, rue Confort, 12
LYON

PRIX DES BOITES

500 grammes . . .	8' »	125 grammes . . .	2' 50
250 — . . .	4. 50	50 — . . .	1. »

VICTOR DUPRÉ

69, Rue Tronchet, LYON

Fabrique d'Abat-Jour. — Pose de Cordes
Fournitures de Lames et Bâtons

Réparations à prix réduits

GRAND DÉPOT DE STORES

Ordinaires et fantaisie.

ABAT-JOUR D'OCCASION A VENDRE

Prix exceptionnels de bon marché.

A la Grande Maison

DE PARIS

SUCCURSALE DE LYON

Exposition universelle 1889

MÉDAILLE D'OR

La plus haute récompense.

4, PLACE DES JACOBINS, 4

(Entrée unique sous la Véranda)

Exposition universelle 1889

MÉDAILLE D'OR

La plus haute récompense.

HABILLEMENTS, CHAPELLERIE, LINGERIE

{Bonneterie pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants

VÊTEMENTS SUR MESURE



REMÈDE POUDRE D'ABYSSINIE d'EXIBARD, à PARIS

Toux, Oppression, ASTHME, Bronchite, Catarrhe.

25 ans de succès, 3 Médailles d'or

La boîte 5 fr., la 1/2 boîte 3 fr. — DÉPOT: Dans toutes les Pharmacies.

PLANTES D'APPARTEMENTS

Le Régénérateur des plantes, engrais chimique concentré, pour l'alimentation des plantes à fleurs et feuillage ornemental. La végétation produite par l'usage de cette solution fertilisante est prodigieuse. Non seulement il donne aux plantes un aspect splendide, une floraison et une feuillaison étonnantes, mais encore il remet en état les plantes malades ou négligées. Aux fleurs coupées, il donne une longue durée et un éclat incomparable en mettant une pincée de cet engrais dans l'eau.

Prix de la Boîte avec notice, 1 fr. 25.

DÉPOT GÉNÉRAL: AUX Petits Docks du Commerce
12, rue Confort, LYON

Elixir, Pâte et Poudre

DENTIFRICES

Eugène BONNARIC

EN VENTE: chez tous les Coiffeurs-Parfumeurs.

La maison de banque **CAMAU & C^{IE}** 18, r. Labruyère, PARIS,
Achète et vend au comptant toutes valeurs françaises et étrangères,
cotées et non cotées ou dépréciées.

Renseignements financiers confidentiels fournis gratuitement.

N. B. — On demande des correspondants très sérieux.

SERVICE D'ÉTÉ

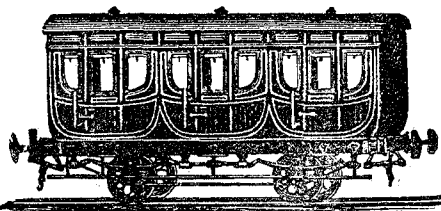
VIENT DE PARAÎTRE

SERVICE D'ÉTÉ

L'INDICATEUR DES CHEMINS DE FER

de Paris à Lyon et à la Méditerranée, de l'Est de Lyon,
de l'Ouest-Lyonnais et de Lyon à Trévoux.

LE WAGON



Contenant le service de toutes les correspondances avec les gares de ces diverses lignes.
Le prix des billets simples et aller et retour.

Prix: 30 centimes; franco par la poste: 35 centimes.

EN VENTE

A l'Agence Fournier, 14, rue Confort, Lyon
et dans ses succursales de
St-Etienne, Grenoble, Mâcon, Dijon et Valence
Dans les Gares, Librairies et Marchands de Journaux.

POUDRE PRIVAT

dite **VERMIFUGE ROSE**, marque
Éléphant, souveraine contre vers et con-
vulsions. Prix: 30 centimes.

DÉPOT A LYON: Pharmacie du Ser-
pent, 32, rue Lanterne, et Françon,
12, place Bellecour.

ABONNEMENTS

Sans frais

A TOUS LES JOURNAUX

Français & Étrangers

S'adresser à l'Agence

V. FOURNIER

Rue Confort 14, à l'entresol
LYON